



Le «Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand» (1783), ou la construction de la postérité d'un «grand homme» des Lumières helvétiques

Auguste Bertholet

Lumières.Lausanne | *Trouvailles*

Juin 2021 – n° 6

ISBN 978-2-940331-61-1

Pour citer cet article :

Auguste Bertholet, « Le “Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand” (1783), ou la construction de la postérité d'un “grand homme” des Lumières helvétiques », *Trouvailles Lumières.Lausanne*, n° 6, juin 2021, url : <https://lumières.unil.ch/publications/trouvailles/6/>.

© Université de Lausanne. Tous droits réservés pour tous pays.

Toute reproduction de ce document, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en Suisse. Son stockage dans une base de données autre que Lumières.Lausanne est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur.

Le «Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand» (1783), ou la construction de la postérité d'un «grand homme» des Lumières helvétiques

Auguste Bertholet

Le pasteur vaudois Elie Bertrand (1713-1797) s'est illustré en Suisse et en Europe par l'ampleur de ses travaux savants¹. À la fois théologien, géologue, économiste et précepteur, Bertrand déploie tout au long de sa carrière une activité érudite intense et multiforme, qui lui vaut d'être reconnu comme l'un des représentants clés des Lumières helvétiques. Pour tracer son parcours biographique, le « Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand », dont il existe deux copies manuscrites, s'avère être une source précieuse dans laquelle l'historiographie a déjà puisé à plusieurs reprises depuis l'étude de Marc Weidmann en 1986². La publication intégrale de ce document, demeuré à ce jour inédit, sur la plateforme Lumières.Lausanne offre au chercheur la possibilité de mieux comprendre à la fois la nature du texte, rédigé dans le genre de l'éloge, et la place qu'Elie Bertrand a occupée au sein de la République des lettres et des sciences dans la seconde moitié du XVIII^e siècle³.

La source

L'un des deux manuscrits du « Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand » a été déposé aux Archives cantonales vaudoises en 1919 par la Société vaudoise de généalogie (ACV, P SVG G 27). Dans une courte note autobiographique intitulée « Mes souvenirs ou les époques principales de ma vie » (1795, avec ajouts de 1797)⁴, le savant en attribue la rédaction au Neuchâtelois Frédéric Samuel Ostervald, ami de longue date et beau-père de Jean-Elie Bertrand, le neveu d'Elie. Les notes de bas de page et les quelques ajouts effectués dans le corps de texte peuvent être attribués à Elie Bertrand. Ce « Mémoire » avait été préparé « afin d'être inséré à la tête d'une édition complète des ouvrages d'histoire naturelle d'Elie Bertrand qui devait être imprimée par la Société typographique de Neuchâtel »⁵, dont Ostervald était l'un des directeurs, mais cette édition ne fut jamais réalisée. S'il n'est pas possible de savoir si le document a appartenu à Bertrand, il est du moins certain que celui-ci l'a révisé.

Composé de 76 pages, le texte est relié dans un cahier avec d'autres documents biographiques concernant la famille Bertrand ; ils ont été assemblés après le décès d'Elie Bertrand en vue de former une collection relative aux membres illustres de la famille. Inscrite à la fin du mémoire, la date de 1783 coïncide avec le déroulement des événements décrits et marque ainsi la fin de la rédaction.

¹ Je remercie Béatrice Lovis et Rossella Baldi pour leur relecture et leurs précieux apports. Ce travail a été réalisé dans le cadre du projet FNS n° 100011_172846, « Enlightenment Agrarian Republics : From Vaud, to Poland and America ».

² Marc WEIDMANN, « Un pasteur-naturaliste du XVIII^e siècle : Elie Bertrand », *Revue historique vaudoise*, n° 94, 1986, p. 63-108.

³ Voir sa transcription en annexe.

⁴ Cette note est conservée au CBG-Centrum voor familiegeschiedenis de La Haye.

⁵ Rossella BALDI, « Questionner la figure du médiateur : mises à jour archivistiques autour d'Elie Bertrand », *xviii.ch*, n° 5, 2014, p. 191-202.

Une copie du « Mémoire » est conservée à la Bibliothèque cantonale universitaire de Lausanne (BCU, ms.Hist.860a). Identique à celui des ACV à deux variantes près, ce manuscrit ne contient pas les modifications apportées au « Mémoire » par Bertrand. La première variante – une note de bas de page anecdotique – est de la main d'Ostervald ; est-ce que cette version aurait dès lors appartenu au Neuchâtelois ? La seconde variante est un dernier paragraphe supplémentaire qui évoque la mort d'Elie Bertrand. La BCU conserve aussi une copie du manuscrit de « Mes souvenirs » sous le titre de « Époques principales de la vie d'Elie Bertrand écrites pour lui-même » (BCU, ms.Hist.860b), rédigé en 1797. Il s'agit d'une courte liste d'évènements marquants de la vie du savant.

L'œuvre et le réseau intellectuel d'Elie Bertrand

Une lecture attentive du texte permet de questionner des enjeux inexplorés sur les pratiques savantes des Lumières. Elie Bertrand y décrit presque chacune de ses publications en retraçant leur genèse. De la *Nouvelle Bibliothèque, ou histoire littéraire des principaux écrits* (1738-1744), qu'il a contribué à fonder en Hollande, jusqu'au *Système des trois règnes de la nature*, qu'il prévoyait d'écrire à la fin de sa vie, les travaux de Bertrand sont évoqués au fil de ses collaborations savantes. Le « Mémoire » dresse non seulement la liste de ses écrits, mais révèle également le lieu de leur production, les individus qui y ont contribué et le prétexte de leur conception. Le lecteur découvre par exemple que son *Essai sur l'art de former l'esprit* (Lyon, 1764) est le résultat du programme éducatif qu'il a élaboré pour les comtes polonais Michel-Georges et Joseph Mniszech, dont il a été le précepteur de 1762 à 1768⁶. Cette information invite à reconsidérer le statut de ce texte qui devient le produit d'une démarche pratique, adressé à un lectorat actif dans la pédagogie. L'essai de Bertrand nous informe sur ses projets et les stratégies d'enseignement qu'il a mises en pratique. Son « Mémoire » offre ainsi un ancrage historique à un texte qui n'avait été lu jusqu'ici que de manière purement théorique. De même, les *Elémens de la police générale d'un Etat* (Yverdon, 1781), attribués jusqu'à récemment à l'éditeur Fortunato de Felice, s'avère être un texte que Bertrand a rédigé dans le cadre de ses enseignements auprès des comtes Mniszech⁷.

La formation, les collaborations et le réseau de connaissances d'Elie Bertrand sont décrits au fil des pages. Après quelques considérations sur l'histoire de sa famille, le « Mémoire » évoque ses études en belles-lettres et en philosophie suivies à l'Académie de Lausanne entre 1728 et 1732 auprès des professeurs Abraham Ruchat⁸, Jean François Dapples⁹ et François Frédéric de Treytorrens¹⁰. Les deux années suivantes, Bertrand suit des cours de théologie, de physique et de droit naturel à l'Académie de Genève auprès d'Alphonse Turretini¹¹, de Gabriel Cramer¹² et de Jean Jacques Burlamaqui¹³. Lors de son séjour de formation en Hollande, de 1734 à 1739, il côtoie des savants illustres, à l'exemple du médecin Herman Boerhaave (1668-1728), du botaniste Johannes Burman (1707-1780) et du juriste et

⁶ Voir Radosław SZYMANSKI, « Vaud et Berne vus par des voyageurs polonais en 1763-1764 », in Béla Kaposy et Béatrice Lovis (dir.), *Gibbon et Lausanne*, Gollion : Infolio, 2022 (à paraître).

⁷ Voir Radosław SZYMANSKI, « Vattel as an Intermediary Between the Economic Society of Berne and Poland », in Koen Stapelbroek et Antonio Trampus (eds.), *The Legacy of Vattel's Droit des gens*, Cambridge : Palgrave Macmillan, 2019, p. 40.

⁸ Sur Abraham Ruchat (1680-1750), professeur d'éloquence et de théologie, voir sa notice dans le *Dictionnaire historique de la Suisse* (désormais : DHS) (<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/011317/2010-05-06/>).

⁹ Sur Jean François Dapples (1690-1772), professeur de grec et de morale, voir sa notice sur *Lumières.Lausanne* (<https://lumières.unil.ch/fiches/bio/49/>).

¹⁰ Sur François Frédéric de Treytorrens (1687-1737), professeur de philosophie, mathématiques et physique, voir sa notice dans le DHS (<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/026248/2012-03-05/>).

¹¹ Sur Alphonse Turretini (1671-1737), professeur d'histoire ecclésiastique et de théologie, voir sa notice dans le DHS (<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/011336/2014-02-25/>).

¹² Sur Gabriel Cramer (1704-1752), professeur de philosophie et de mathématique, voir sa notice dans le DHS (<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/025878/2005-08-17/>).

¹³ Sur Jean Jacques Burlamaqui (1694-1748), professeur de droit naturel, voir sa notice dans le DHS (<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/016279/2003-03-13/>).

diplomate Willem Jacob 's Gravesande (1688-1742). Plus tard, lors du Grand Tour effectué avec les frères Mniszech entre 1766 et 1768, Bertrand se lie avec plusieurs savants, diplomates et politiciens des pays visités. En Angleterre, il rencontre notamment le philosophe David Hume et Edward Mason, secrétaire et bibliothécaire du duc de Cumberland. En France, il côtoie de nombreuses personnalités françaises, comme le prince Louis-François de Bourbon-Conti, le philosophe Claude-Adrien Helvétius, le militaire Louis-Philippe d'Orléans, l'écrivain et homme politique Charles de Villette et l'artiste Claude-Henri Watelet, mais aussi étrangères, à l'exemple du ministre polonais Heinrich von Brühl et de Benjamin Franklin, alors ambassadeur de Pennsylvanie à Paris. Bertrand et ses protégés passent par l'Italie, avant de terminer leur tour en Pologne, où ils sont reçus par le roi Stanisław August Poniatowski. Bertrand y occupe brièvement la charge de conseiller du roi au département de l'industrie, de l'agriculture et des sciences naturelles. La guerre de la Confédération de Bar (1768-1772) le contraint de revenir dans le Pays de Vaud, à Yverdon, où il s'installe définitivement.

Sa formation, ses voyages et ses rencontres confèrent une légitimité aux écrits foisonnants d'Elie Bertrand et mettent en lumière la base théorique sur laquelle il s'appuyait. Les titres honorifiques et les agrégations reçus de plusieurs académies et universités européennes – en Suède, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France et en Italie notamment – illustrent son rayonnement et l'influence qu'il exerçait auprès de ses contemporains. Ces titres témoignent également du réseau cultivé à travers l'Europe. C'est par exemple le pasteur et homme de lettres allemand Johann Heinrich Samuel Formey qui lui valut son « association » à l'Académie de Berlin, et le botaniste français Marc Antoine Louis Claret de la Tourrette à l'Académie de Lyon. Parmi son réseau épistolaire, il faut encore mentionner la correspondance entretenue avec Emer de Vattel (1714-1767), que Bertrand aurait brûlée à la mort de ce dernier. Les deux penseurs étant des amis intimes, cette perte laisse un vide irremplaçable pour les études vattéliennes.

Bien que le « Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand » ait été déjà plusieurs fois sollicité dans l'historiographie récente¹⁴, sa transcription intégrale offre des perspectives nouvelles sur l'influence intellectuelle et internationale de ce savant vaudois qui a été un acteur central dans les débats théologiques, naturalistes et politiques de l'Europe des Lumières. Les lecteurs auront désormais à disposition une vue d'ensemble sur ses accomplissements, placés dans leur contexte. Un contexte particulier, puisqu'au-delà des informations factuelles que le chercheur peut puiser dans ce document, c'est aussi la construction de la postérité du « grand homme » Bertrand qui est en jeu et qui se dessine au fil des pages.

Coordonnées de l'auteur

Auguste Bertholet

Doctorant FNS en Histoire moderne

Université de Lausanne

auguste.bertholet@unil.ch

¹⁴ Voir Kennard BORK, « Natural theology in the eighteenth century, as exemplified in the writings of Elie Bertrand (1713-1897), a Swiss naturalist and Protestant pastor », in Martina Kölbl-Ebert (ed.), *Geology and Religion : A History of Harmony and Hostility*, Londres : Geological Society of London, 2009 ; Marek BRATUN, *Elie Bertrand a Polska*, Varsovie : Atut, 2013 ; Rossella BALDI (dir.), *Elie Bertrand (1713-1797). Science, religion, éducation au sein de l'Etat*, Genève : Slatkine, coll. « Travaux sur la Suisse des Lumières », 2021 (à paraître).

Annexe

Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand

Monsieur Elie Bertrand naquit le 13^e May 1713 à Orbe, autrefois capitale du *pagus urbigenus*, dont parle Jules César, l'un des quatre Cantons, qui partageaient l'ancienne Helvétie ; Ville maintenant dépendante des cantons de Berne et de Fribourg. Il fut le cadet de trois frères. Son père qui portait le même nom de baptême que lui, était justicier et président du consistoire de cette Ville, où il est mort en 1757.

Celui-ci était fils de Henry, réfugié de France depuis la Révocation de l'édit de Nantes. Poussé hors de sa patrie par les fureurs des dragons convertisseurs, avec deux millions d'autres sujets du Roi, il s'était d'abord rendu à Genève avec ce qu'il avait pu réaliser et emporter de ses biens, et sept enfants, tous en bas âge. Ne se croyant pas assez en sûreté à Genève il se retira à Yverdon, Ville dépendante du Canton de Berne, où il acquit les droits de bourgeoisie, de-même qu'à Orbe. Il <2> mourut dans la première de ces villes en 1729:

Cette famille, originaire de Toulouse, y avait possédé les premières charges: Elle avait donné des Capitouls, des conseillers, des présidents au parlement, à l'église des évêques ; un cardinal ; à la France un Chancelier. Nicolas Bertrand auteur du livre *de gestis Tolosanorum* était de cette maison. Jean Bertrand, auteur de l'ouvrage *de vitis jurisperitorusa*, y appartenait de même. Créé président du parlement de Toulouse par Charles IX ; il mourut en 1594 au milieu des guerres civiles, toujours fidèle à son Roi. Etienne l'ainé des Six enfants du président fut tué à l'âge de 23 ans, dans une Sédition, en 1589, laissant un fils encore enfant, qu'il avait eû de Françoise de Vabres, de Chateaufortⁱ. Etienne avait embrassé comme sa femme, la religion réformée, et il est ainsi devenu la tige de la branche protestante de la famille Bertrand. Il fut le un des Ayeux de Henri, qui se refugia en Suisse.

On peut recueillir ces détails et plusieurs autres relatifs à cette famille dans *l'histoire générale du Languedoc*, publiée par deux Bénédictins, Claude Devic et Joseph Vaissète, imprimée à Paris en 1730, et 4 volumes in folio, et dans la vie du président Jean Bertrand, composée par son fils Bertrand de Catourze, mise à la tête du livre sur la vie des Jurisconsultes, imprimé d'abord à Toulouse et réimprimé à Leyde en 1675.

<3> Après cette courte digression je reviens à celui dont il est question dans ce mémoire. Envoyé à l'academie de Lausanne en 1728 par ses parens, il y fit ses études de belles Lettres latines et grecques sous M^s Ruchat et Dapples, et celles de Philosophie et de mathématique sous M: de Treytorrens son concitoïen.

En 1732, il commença ses études de théologie, et deux ans après, il alla, pour les continuer à Genève, attiré par la réputation de M: Alphonse Turretini, qui l'honora bientôt de sa bienveillance. La physique et les mathématiques occupaient ses heures de loisir, sous M: Cramer, que l'académie perdit trop-tôt. Il fit aussi un cours de droit naturel avec M: Burlamaqui, dont on a ensuite imprimé les caïers.

Après deux Années de Séjour à Genève, il revint à Lausanne, d'où il partit bientôt pour la Hollande ; au printems de 1736 il se rendit à Leyde. Des Savans très célèbres rendaient alors cette université fort

ⁱ Cette feme justement alarmée des troubles que le fanatisme entraînoit dans cette ville se retira avec son fils en bas âge en Dauphiné où elle avoit des biens en propre, et de cet Enfant sera issus les Bertrand du Dauphiné, come les Bertrand du Languedoc se sont perpétués dans la branche des Bertrand des Molleville. Le dernier Ministre emigré en Angleterre étoit de cette branche.

renommée: Il suffit de nommer Boerhaave, Albinus, Gobius, Vitrius, Burman, Schultens, 's Gravesande. Il s'attacha surtout à ce dernier, avec qui il fit un cours de physique expérimentale, et qui l'engagea à se charger, comme Gouverneur, de <4> la direction des études du fils aîné du Comte de Wassenaer, Seigneur de Twickel. Ce jeune Seigneur a porté dans la suite le nom de Wassenaer d'Obdam ; il est mort sans avoir été marié, dans un âge peu avancé.

Sollicité à se fixer en Hollande, où on lui proposait des projets d'établissement, l'amour pour sa patrie et sa tendresse pour ses parents, engagèrent le jeune Savant à revenir en Suisse vers la fin de 1739.

Pendant son Séjour en Hollande, il avait déjà pris part à l'établissement d'un nouveau journal, dont le premier volume parut à la Haye, au commencement de 1738, sous le titre de *nouvelle bibliothèque, ou histoire littéraire des principaux écrits*, chez Pierre Paupie, qui en fut chargé jusqu'en 1742. Dès lors le libraire Gosse continua ce Journal, et jusqu'au 15^{me} volume, il y a nombres d'articles de M: Elie Bertrand. Il avait fourni aussi quelques pièces pour le *Philantrope*ⁱⁱ, que son frère Jean, le second de la famille, faisait imprimer à la Haye chez Husson en 1738.

C'est, dans le même tems que ce frère puisné, mort en 1777, premier Pasteur d'Orbe, publiait en Hollande <5> ses excellentes traductions de l'Anglais, du poème de *Leonidas* de Glover, des *lettres des morts aux vivans* de M^e Rowe, des *Sermons de Forster*, des *Voïages de Kolbe* chez les Hottentots etc. Le même Jean s'est illustré dans la Suite, par divers prix remportés de la part de la Société oeconomique de Berne, par ses nombreux et utiles écrits sur l'oeconomie rurale publiés dans les recueils de la même Société, par son Traité de *l'irrigation des près* imprimé à Lyon ; enfin par un grand nombre d'articles dans *l'encyclopédie oeconomique* ; ouvrage publié à Yverdon en 16 Volumes in 8°. Ainsi l'amour des Sciences semble héréditaire dans cette famille.

Je reviens à M: Bertrand le cadet. De retour de la Hollande dans sa patrie, il entra dans les épreuves, ou les examens pour le ministère, et il reçut l'imposition des mains à Lausanne le 25 Mars 1740. C'était le but principal auquel il avait toujours dirigé ses études variées.

Ce même gout pour l'exercice du ministère l'engagea à se charger dès le commencement de l'année 1741 <6> de la petite Cure de Ballaigue, dont il remplissait les fonctions, avec la plus grande exactitude depuis Orbe, quoique ce Village fut éloigné de près de deux lieues de la ville. Tel était son zèle, accompagné de douceur et de prudence, pour l'avantage de ses paroissiens, le soulagement des pauvres et l'instruction de la jeunesse, que je sais qu'il était encore regretté dans cette paroisse longtems après l'avoir quittée, et que quand il en partit après un Sermon d'adieu, tout son auditoire l'accompagna jusque bien loin hors du village, en le comblant de vœux et de bénédictions.

Au milieu de 1744 il venait d'être appelé, pour être second pasteur de l'Eglise française de Berne, par le Sénat, sans épreuves, contre l'usage, parce qu'il avait prêché plusieurs fois dans cette capitale.

Au commencement de la même année il avait épousé M^{lle} Louise Meyn d'une famille réfugiée de Gien dans le Gatinois, où elle avait laissé des biens considérables, administrés par la régie: maintenant cette famille est éteinte en France comme en Suisse.

Placé à Berne, dans une église plus convenable à ses talens, il s'appliqua à la prédication, et attirait nombre d'auditeurs. Il prêchait surtout la morale, qu'il regardait comme l'essence du christianisme. <7> Ses sermons avaient d'ordinaire une Suite entr'eux, soit par la liaison des matières qu'il traitait, soit par celle des morceaux de l'écriture Sainte qu'il savait bien choisir, et qu'il expliquait. Son langage était correct ; son éloquence était simple, telle qu'il croyait convenir à la chaire. Dans les exercices de la Semaine, il faisait des paraphrases sur les livres de l'écriture qu'il suivait: Ses réflexions étaient plus

ⁱⁱ *Feuille périodique hebdomadaire* (la Haye, 1738, 2 vol. in-12).

morales que critiques, toujours accompagnées d'onction. Persuadé que les fonctions publiques d'un pasteur ne sont pas les plus importantes, il s'attachait à remplir les particulières, en visitant les pauvres, les malades les affligés. Chargé de l'instruction des Catéchumènes, il se rendait fréquemment dans l'école, et y faisait régulièrement des catéchismes. Il y avait trouvé établi un catéchisme obscur, et imparfait, où des matières essentielles étaient omises, tandis que des questions douteuses y étaient hardiment définies: Sans contredire jamais la doctrine qui y était enseignée, il composa un catéchisme sous le titre d'*instructions chrétiennes*, où règnent l'ordre, la clarté, la précision. A chaque réponse, toujours courte, est joint un passage de l'écriture bien choisi. La morale y est clairement exposée ; mais je ne doute pas que si l'auteur en avait été le maître, il n'eût encore retranché quelques questions, qui s'y trouvent. Ce catéchisme fut d'abord imprimé à Zurich en 1753 et réimprimé à Lausanne en 1757 [sic]. Il <8> fut ensuite traduit en allemand par M: Zollikofer pasteur à Leipzig. Il y a eû plusieurs éditions allemandes ; la dernière est de 1779, en *octavo*, à Leipzig.

Un celebre professeur de Genève ayant ensuite pris le même titre d'*instructions chrétiennes* pour publier un cours de religion, en plusieurs volumes ; et cet ouvrage ayant été dénoncé à un Synode en Hollande, y fut condamné comme contraire à la doctrine des églises réformées. On publia sur cette équivoque que le catéchisme du pasteur de Berne avait été désapprouvé par les théologiens flamands. L'erreur fut cependant ensuite reconnue: mais il est surprenant que cet ouvrage judicieux, adopté ailleurs, ne soit plus en usage dans l'église qui l'avait vû naître.

Sincèrement attaché au gouvernement, comme tout ministre doit l'être, M: Bertrand pronça en 1749, deux Sermons à l'occasion de la conjuration qui venait d'être découverte et dissipée: on désira qu'ils fussent imprimés, et ils parurent à Lausanne avec la traduction française d'un Sermon de M: le professeur Altmann sur le même sujet. Divers autres Sermons de circonstances furent aussi imprimés en différens tems, sur des copies que le prédicateur prêtait parce qu'on les lui demandait.

L'académie de Lausanne venait de perdre M: Ruchat <9> alors professeur en théologie. Elle nomma, en février 1751, suivant l'usage, ceux qu'elle jugeait capables de paraître dans les disputes, ou les examens institués pour régler éclairer le choix du Sénat de Berne. M: Bertrand fut du nombre des nommés: il ne crut pas se devoir dispenser de paraître, comme il l'avait fait auparavant, lorsqu'il avait été nommé pour la chaire de mathématique et de physique expérimentale, que M. Blauner obtint dans l'académie de Berne. La dissertation de M: Bertrand sur un Sujet prescrit tiré au Sort, qui doit être composé dans quelques jours, et qui fait avec les disputes publiques, une des épreuves, fut imprimées à Zurich dans le *museum helveticum*. On voulut retenir le pasteur à Berne, et M^r Secretan fut placé dans la chaire vacante à Lausanne.

Quoique fort attaché à ses fonctions pastorales, publiques et particulières, M: Bertrand trouvait encore du tems pour soutenir une correspondance avec divers Savans étrangers et pour faire des études d'histoire naturelle qui étaient devenues son amusement. Il amassait insensiblement un cabinet d'histoire naturelle, dont il publia le catalogue abrégé en latin et en français à Berne en 1752. Celui qui sait ménager le tems devient capable en quelque sorte de le multiplier, et d'expédier plus d'ouvrage que tout autre. Accoutumé à se lever grand matin, par une heureuse habitude contractée <10> dans la jeunesse, il avait déjà fait de bonne-heure, l'ouvrage que celui qui se lève tard aurait eû de la peine d'exécuter dans le reste de la journée. Il mettait d'ailleurs beaucoup d'ordre dans ses occupations: chacune avait ses jours et ses heures fixées. Il avait encore l'habitude de ne jamais renvoyer à un autre jour ni à une autre heure ce qu'il pouvait faire au moment présent. Ainsi rien n'était jamais retardé ni oublié, et dans aucun tems il n'était pressé par l'ouvrage. Officieux et bienfaisant, il était toujours disposé à rendre service ou à faire du bien, par lui-même, ou par ses recommandations et par ses amis: il était fait pour en avoir, et ceux qui l'ont été, le reconnaîtront dans tous les traits de ce portrait.

Sa correspondance avec M. de Maupertuis et avec M: Formey lui valurent son association à l'académie de Berlin, dont il reçut le diplôme en 1752.

Deux ans après il fut agrégé à celle de Göttingen: il dût cette nouvelle distinction littéraire au retour du célèbre Baron Haller dans sa Patrie, et aux liaisons qu'il forma aussitôt avec ce grand homme.

Souvent il fournissait à M: Formey des articles ou <11> ou des lettres, qui étaient insérées dans la nouvelle bibliothèque germanique et d'autres à M. Chais, qui étaient publiées dans la bibliothèque des Sciences et des arts.

C'est en 1752 qu'avait paru à Zurich les *mémoires sur la Structure interieure de la terre*, que M: Lehmann copia en divers endroits, et qu'il ne laissa pas de critiquer. On trouve dans cette production d'un philosophe sage, de l'ordre de la précision. C'est une partie de la théorie de notre globe, d'où l'on n'a pas cherché à éloigner l'idée d'un Dieu créateur et conservateur. Comme l'auteur avait souvent parcouru autrefois les montagnes de la Suisse, en observateur attentif, tous les phénomènes sur l'état de la terre, sur ses couches et ce que s'y trouve sur leurs dispositions, leur inclinaison, leurs manières diverses, leurs correspondances, y sont fort exactement exposés. Tous les Systèmes imaginés pour expliquer ces phénomènes y sont fidèlement présentés ; mais ce philosophe n'a pas sù alors se garantir de l'envie de rendre aussi raison de l'origine des pierres figurées, dépouilles apparentes de la mer, renfermées dans les lits de la terre: il a lui-même abandonné dans la suite son Système, comme on le voit dans ses autres ouvrages. Il suppose dans celui-ci que ces pierres, <12> ressemblantes aux corps marins, coquillages, poissons, litophites ont été formées à la création avec cette figure déterminée, ainsi que tous les fossiles cristallisés, ou qui ont une figure propre et constante, pour mettre par là de la variété dans le règne minéral et une sorte de rapport entre la terre et la mer. Cette supposition, il faut en convenir, n'est pas sujette moins de difficultés que les autres hypothèses, que l'auteur refute: chacune a eù son règne ; la mode en a décidé: la retraite lente et successive des mers a eù son tems ; puis le déluge universel a eù la vogue ; aujourd'hui les volcans sont plus à la mode ; on en trouve les traces partout. L'homme, il faut en convenir a assés de lumières pour recueillir quelques uns des phénomènes de la nature. Voilà sa tache ici bas: mais il n'a pas assés d'intelligence pour rendre raison de ce qu'il aperçoit: Tout est lié dans l'univers: il faudrait pouvoir saisir la chaine universelle toute entière. Qui est-ce qui en est capable ?

M: Gottsched, qui s'occupait avec succès à Leipzig, à perfectionner la langue et la littérature allemande, était depuis quelque- tems en correspondance avec M: Bertrand: il le fit associer dans l'académie des beaux arts de cette ville en 1755. Celle de Maïence lui fit le même honneur en 1756, de même que la Societe de phisique de Bâle.

<13> Il y avait alors plus d'une année que M: de Voltaire, las des cours, aiant déplu au Roi de Prusse à l'occasion de la diatribe fameuse publiée sous le titre d'*akakia*, cherchant une retraite tranquille, qu'il ne sût jamais trouver, s'était rendu en Suisse, d'abord à Prangin près de Nyon, ensuite à Montriond près de Lausanne, après cela à S^t Jean, proche de Genève, qu'il nomma les Délices, enfin à Ferney qu'il acheta et qu'il bâtit. A son arrivée en Suisse, il avait prévenu M: Bertrand, pour le consulter sur les moïens de faire quelqu'acquisition dans le pays de Vaud ou aux environs. Dès lors et pendant toute la durée de leur correspondance, qui se soutint jusqu'au dernier voyage à Paris, où l'homme célèbre trouva la mort, suffoqué par les fumées de l'encens, le philosophe suisse ne cessa jamais de lui présenter avec modestie et liberté de sages conseils, qui furent quelques fois écoutés, mais jamais entièrement suivi.

“Attaquez, lui disait-il, l'intolérance, l'esprit de persécution, le fanatisme: renversez les autels Sanglans de la superstition, fille cruelle de l'orgueil et de la folie. Nouvel Hercule purgez la terre de ces monstres, qui l'ont si souvent désolée ; vous vous couvrez d'une gloire immortelle: mais respectez la révélation,

ce système moral <14> si admirable, communiqué du ciel aux mortels, afin d'assurer leur bonheur sur la terre, et de les perfectionner pour une autre économie qu'elle offre à leurs désirs, comme à leurs espérances."

"Vous confondez, lui disait-il dans une autre lettre, le christianisme pur et simple, avec le christianisme corrompu par des dogmes téméraires, ou défiguré par des pratiques superstitieuses. Vous ne distinguez pas mieux le Clergé modeste, qui regarde la religion, comme étant dans l'État, d'avec les Ecclésiastiques superbes, qui oublient que le règne du Christ n'est point de ce monde, veulent établir un empire dans l'empire."

Il lui écrivait une autrefois à l'occasion de son traité sur la tolérance : "Les véritables fondemens de cette divine tolérance sont dans le christianisme même, qui appelle tous ses disciples à faire usage de leur raison pour examiner et croire ce qu'ils trouvent conformes à ses lumières, et qui leur ordonne de se supporter en cas de dissentimens, en leur déclarant qu'ils seront jugés selon ce qu'ils auront fait soit le bien soit le mal, et non suivant ce qu'ils auront cru. L'amour fraternel et la charité, qui sont les devoirs essentiels de la religion du Sauveur, sont aussi les vrais motifs de la tolérance. Ce n'est donc pas le christianisme qui a produit l'esprit de persécution, <15> si contraire à cette religion de paix de douceur, de patience de support: ce sont les passions, qu'elle condamne déguisées sous le masque du zèle: c'est l'orgueil, l'amour de la domination, l'interrêt, l'esprit de parti, la haine, tous ces mouvemens déréglés de l'ame, que Jésus Christ reprochait déjà aux Phariséens. Rendez tous les hommes de vrais chrétiens et il n'y aura plus de guerre de religion, ni schisme, ni Sectes, ni disputes: d'accord sur les points essentiels, ils s'aimeront, malgré quelques différences dans les opinions, ou les pratiques ; ils vivront entr'eux dans l'union et la paix. En attaquant la religion sous le prétexte d'établir la tolérance, on révolte tous les chrétiens et on rallume le zèle des persécutions. La tolérance, qui ne sera établie que sur l'indifférence pour toute doctrine, laissant subsister toutes les passions, se démentira tôt ou tard, dès que quelqu'une de ces passions sera mise en jeu par un motif suffisant."

Sur son poème de la religion naturelle il lui écrivait, "si tous les hommes étaient ce qu'ils devraient être, la religion naturelle, clairement connue et bien enseignée, suffirait sans <16> doute pour les contenir dans la justice, et pour leur apprendre à être bienfaisans: mais étans ce qu'ils sont, corrompus et passionnés, il leur faut une autorité, une sanction supérieure, une révélation divine, qui prévienne les effets de l'ignorance, de la négligence et des erreurs, dictées par la fausse logique des passions. De même que dans la société il est nécessaire qu'il y ait des Loix et une puissance exécutive pour prévenir ou punir les actes extérieurs injustes, il est aussi indispensable qu'il y ait une déclaration cèleste, accompagnée de promesses et de menaces, pour diriger les intentions secrettes, les passions cachées, et pour réprimer les mouvemens intérieurs, capables de porter au mal. Renversez la religion révélée de son throne auguste, vous rompez le seul frein qui puisse retenir les hommes ou ignorans, ou négligens, ou livrés à des passions violentes qu'ils prennent pour guides. Attaquer une révélation, dont le seul but est de faire régner la vertu et l'ordre sur la terre, c'est nuire au genre humain ; c'est affaiblir les liens de la Société. <17> Déclarez la guerre à la Superstition, au fanatisme, à l'intolérance, qui contredit tous les principes du christianisme ; aux théologiens téméraires, qui veulent définir ce qu'ils ne peuvent ni comprendre ni expliquer ; aux prêtres ambitieux, qui font servir la religion pour satisfaire leurs passions: faites la guerre à tous les corrupteurs du christianisme pur et simple ; je marcherai alors sous vos drapeaux en vous offrant mon faible secours: mais respectons et tachons de faire respecter la religion sainte, que le Docteur divin a enseignée dans ses discours, dans lesquels condamnant tous ces abus, il ne prêche, que l'union, la paix, le support, l'humilité et toute les vertus Sociales."

Voilà quelques traits que j'ai recueilli de divers fragmens des lettres de M: Bertrand, que j'ai eû sous les yeux. Dans plusieurs réponses de M: Voltaire, que j'ai lues aussi, on s'aperçoit qu'il était forcé quelques fois d'approuver les réflexions judicieuses de son correspondant.

A la nouvelle du tremblement de terre qui bouleversa Lisbonne et se fit sentir en même tems dans une partie <18> de l'Europe, au mois de Novembre 1755, M: Bertrand prononça deux sermons, dont M: de Voltaire entendit parler par les genevois qui s'étaient trouvés parmi les auditeurs. Il les demanda au prédicateur, et les fit tout de suite imprimer à Genève. Ils furent peu après réimprimés à Vevey. A cette occasion M: Bertrand composa des *mémoires historiques et physiques sur les tremblemens de terre*, qui furent d'abord imprimés à Vevey, et réimprimés à la Haye chez Gosse. Entre les diverses causes qui concourent à produire les phénomènes efrayans des tremblemens de terre, ce naturaliste ne parle point de l'électricité : on prétend cependant que le feu électrique y contribue pour quelque-chose, peut-être pour beaucoup.

Dans le même tems, la veine poétique de M: de Voltaire était excitée par ce terrible événement. Il envoia son poème manuscrit au prédicateur. Il y attaquait avec dureté l'optimisme de Leibnitz et de Pope, et même la providence divine. Le philosophe chrétien lui fit part de ses remarques: Le poète adoucit quelques traits. J'ai comparé le manuscrit envoyé avec les vers qui furent imprimés. Je n'ai vû que <19> de trop legers changemens dans un ouvrage, qui en aurait demandé de bien plus considerables.

En 1756 le collègue de M: Bertrand, M: De Trey étant mort dans un âge avancé, celui là fut élu par le Sénat de Berne premier pasteur de l'Eglise française.

Henry Bertrand, l'ainé de la famille, était mort assés jeune, conseiller à Orbe. Le pasteur de Berne s'était chargé, après la mort de son ainé, de ses deux fils. Il avait destiné l'ainé de ses neveux, Jean Elie, à l'étude des Sciences: Ses talens et son aplication le rendaient propre à y réussir. Il n'avait que 20 ans lorsque son oncle le présenta en 1757 pour le poste de Recteur du collège de Neûchâtel. M: le Banneret Ostervald ancien ami du pasteur de Berne, et qui méritait de l'être de tous ceux qui le connaissaient, homme instruit et rempli de zèle pour l'avancem^t des connaissances dans sa patrie, était pour lors à la tête de la magistrature, et en même tems chef de la commission du collège. Il a donné au public une géographie élémentaire historique et politique, très bien faite, et qui a été <20> imprimée plusieurs fois en français et en allemand. M: Jean Elie Bertrand fut élu par le grand-conseil, qui dans la suite lui donna le Titre de professeur en belles lettres, et la bourgeoisie de Neuchâtel. Le nouveau professeur épousa la fille ainée de M: le Banneret Ostervald, qui est de l'une des ancienes familles nobles du comté de Neuchâtel. Ce jeune savant, appliqué avec trop d'ardeur à l'étude, est mort malheureusement en 1778 à la fleur de son âge, vivement regretté de tous ceux qui le connaissaient, laissant une veuve chérie et quatre jeunes enfants. On a de lui une édition d'Europe avec des nottes, quelques dissertations, et deux volumes de Sermons. Il avait formé le grand projet de la réimpression de la *description des arts et métiers*, publiés à Paris par cayers infolio : il y a fait des aditions considerables avec des nottes, des éclaircissemens et des mémoires nouveaux. Il a poussé ce projet important jusqu'au 12^{me} volume in 4^o. M: le Banneret Ostervald l'a continué avec le même Soin et la même intelligence jusqu'au 20^e volume.

Le livre sur l'usage des Montagnes avait paru <21> en 1754. M: Elie Bertrand y avait joint un essai de catalogue méthodique des fossilesⁱⁱⁱ. On y prouve contre Burnet et d'autres philosophes que ces montagnes, dont notre globe est hérissé des son origine, de même que celles de la Lune, sont utiles et indispensables, et ne sont nullement des irrégularités superflues, mais des arrangemens de la Sagesse suprême. Cet ouvrage avait été traduit en allemand ; il donna lieu à la correspondance philosophe

ⁱⁱⁱ M^r Bertrand a suivi dans ses *elements d'oryctologie* un ordre plus lumineux et plus méthodique.

suisse avec le chevalier de Linné, le Plin de la Suède, qui lui demandait des éclaircissemens : il le fit agréger à l'académie royale de Stockholm, et lui en envoïa le diplôme en 1758:

La même année M: Manetti, président de la société de Florence, et M: Allione de Turin lui annoncèrent que cette illustre compagnie l'avait adopté comme un de ses membres honoraires ; tandis que d'un autre côté le Comte de Tressan, si connu par ses talens et ses productions agréables, et si attaché au Roi Stanislas, le faisait recevoir dans l'academie de Nancy, que ce roi philosophe, protecteur <22> éclairé des Savans, honorait de sa faveur.

Quoique la correspondance et les fonctions de M: Bertrand l'occupassent beaucoup, il trouvait du tems pour tout, parce qu'il savait le ménager. M: le Comte de Tressan lui avait demandé depuis quel tems on parlait la langue française dans une partie du Canton de Berne, tandis que l'allemand était la langue commune du reste de la Suisse. Cette question donna lieu à un petit ouvrage, rempli de recherches curieuses, et qui fut imprimé à Genève en 1758 sous le titre de *recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse, et principalement du pays de Vaud*.

Dans le même tems, M: le Comte de Bernstorff, ministre en Danemark, protecteur des Savans, avec qui le pasteur bernois était en correspondance, lui envoïa deux médailles d'or, de la part du Roi, une pour lui, avec commission de remettre l'autre à M: Haller. Il s'acquitta avec empressement de cette commission. Ce ministre proposait en même tems à M: Bertrand de <23> venir à Copenhague, pour être à la tête d'un cabinet que l'on commençait former et dans une Académie qu'on voulait établir sur un nouveau plan : Mais attaché à sa patrie, à ses parens, à ses amis, à son ministère, il refusa les offres avantageuses qu'on lui faisait.

On fonda en 1759 l'académie de Munich ou de Bavière et les Savans qui étaient chargés de faire choix de quelques étrangers célèbres, adressèrent au Pasteur de Berne et à son neveu de Neuchâtel deux diplomes d'associés.

Il y avait eû à Lyon deux académies ; l'une pour les sciences, l'autre pour les arts. On venait de les réunir pour ne former qu'un corps. M: le Conseiller de la Tourette correspondant de M: Bertrand pour l'histoire naturelle qu'ils cultivaient tous les deux ; lui annonça de même que M: l'A: Pernety, qu'il avait été agrégé, en 1759, à cette illustre compagnie.

Ce fut aussi au mois de Janvier 1759 que M: M: Engel, Tschiffeli, Tscharner, de Graffenried, de Tavel, et quelques autres citoyens éclairés de Berne, la plûpart membres de l'Etat, aussi <24> distingués pour leurs lumières que pour leur zèle pour le bien public, formèrent le plan de l'établissement de la Société oeconomique de Berne. Bientôt ils associèrent M: Bertrand à leurs travaux, et ils le chargèrent de la correspondance française dans le païs et au dehors. Cette Société ne tarda pas à acquérir de la célébrité, comme on peut s'en convaincre par le recueil de ses mémoires, et par l'empressement de divers Savans et de plusieurs Sociétés à entrer en correspondance avec elle. Elle aurait pû aussi sans contredire se rendre utile, si elle avait été encouragée, et qu'elle se fut soutenue comme dans ses commencemens qui furent si brillants.

A peu près dans le même tems M: Bertrand reçut du Sénat académique de Berne, la Commission de rassembler dans un Code les ordonances ecclésiastiques du Souverain, publiés en différens tems, pour la conduite des ministres de l'évangile et des églises du Pays de Vaud. Il fut aussi chargé de faire une traduction française de la confession helvétique, écrite en latin, et qui n'avait encore paru que dans cette langue et en allemand. Cette traduction française fut <25> imprimée par ordre et aux fraix du Souverain avec une préface historique du traducteur, et elle fut distribuée dans toutes les églises du païs de vaud. Le code fut examiné par une commission et unanimement approuvé. Il reçut la Sanction de LL: EE: du Sénat: Imprimé aux fraix de l'Etat, il fut aussi envoyé dans toutes les églises et à tous les

Pasteurs du Pays de vaud. Quoiqu'il n'y eût dans ce code que les ordonnances mêmes du Souverain, émanées en différens tems, et mises en ordre, sous certains chefs ou titres, sans aucune addition, ni aucuns réglemens nouveaux, plusieurs ecclésiastiques et quelques laïques par des motifs différens, firent des remontrances et des mémoires contre cet ouvrage, qui quelques années ensuite, après le départ de M: Bertrand de Berne, fut abrogé: On lui substitua, avec quelques changemens, une traduction française du code fait auparavant pour les églises allemandes du canton.

Dans les années 1760 et 1761, on forma en <26> France le projet de l'établissement de diverses Sociétés royales d'agriculture. M: Bertrand avait été consulté et en correspondance sur ce Sujet avec M: le Marquis de Turbilly et diverses autres personnes de la capitale et des Provinces. Plusieurs de ces Sociétés établies voulurent s'associer le Secrétaire français de celle de Berne. De ce nombre furent celles de Paris, de Lyon de Tours etc: etc: La plupart dès lors paraissent aussi être tombées dans la langueur.

La Société de Dublin avait de-même recherché sa correspondance. Elle l'associa encore à son corps, et lui envoya en 1762 une médaille d'Or avec cette inscription au revers, *viro clarissimo Elia Bertrand Societat Dublinensis honoris ergo D.D. Junii 17. 1762.*

Il contribua en 1763 pour la fondation d'une bibliothèque publique à l'usage des Citoyens de la Ville d'Yverdon sa patrie. Plusieurs de ses Concitoyens avaient <27> généreusement formé ce projet si louable, en sorte que cette bibliothèque, placée dans l'hôtel de ville, s'est considérablement accrue depuis lors : établissement qui fait honneur à la libéralité de ceux qui l'ont fondée et enrichie.

Au milieu de tant de travaux utiles, et d'une correspondance aussi variée qu'étendue, sans négliger ses fonctions pastorales, M: Bertrand travaillait à un *Dictionnaire universel des fossiles* : qui parut en 1763 à la Haye, en deux volumes in octavo. Bientôt on en fit une édition contrefaite à Avignon, en un peu volume. Cet ouvrage était dédié au Roi de Danemark Fidrich V. C'est un manuel fort comode pour ceux qui souhaitent de s'initier dans la minéralogie, pour ceux qui veulent former un cabinet de fossiles, ou qui s'occupent à visiter et à examiner ceux des autres. Il y règne de l'ordre, de la méthode, et de la précision^{iv}.

La réputation et les correspondances de Monsieur Bertrand lui avaient procuré celle de Madame la Comtesse de Mniszech, Dame d'un génie Supérieur, veuve du Comte de Mniszech, grand chambellan de Lithuanie: <28> Elle était née Comtesse de Zamoysko fille de la princesse Wisniovieska, dernier rejetton de l'illustre Maison des princes Wisniovieski, qui avait donné un Roi à la Pologne, plusieurs grands généraux, et qui était issue des Jagellons.

D'abord cette Dame consultait M: Bertrand sur l'éducation de trois fils, qu'elle désirait de bien élever. Après une suite de lettres entr'eux, elle commença à Solliciter le savant de se charger lui-même de l'éducation des deux aînés. Celui-ci opposait des difficultés, des obstacles : Elle les levait. Après une longue correspondance, qui semblait ne rien décider, le second des fils, le Comte Michel, arriva à Berne sans être attendu au commencement du mois de Juillet 1762, accompagné d'un ancien précepteur, qui devait le remettre et retourner en Pologne, et d'un gentilhomme, qui devait rester avec le jeune Seigneur. L'aîné, le Comte Joseph, déjà Colonel en chef du Régiment des gardes dragons de la Reine, obligé de rester pour être émancipé par la Diette, et se faire reconnaître Staroste de Sanoch, Starostie à juridiction, n'arriva que l'année suivante.

^{iv} Depuis la publication de cet ouvrage on a fait par le moyen de la chimie, d'importantes découvertes dans la minéralogie, mais M: B. aura toujours la gloire d'avoir été le premier à rassembler dans un Dictionnaire ce qui étoit alors connu. Son dictionnaire paru avant la première édition de l'*Encyclopedie* de Paris, où l'on profita de son livre; et avant le *dictionnaire d'hist: naturelle* de M: de Bomare.

<29> Non seulement ces jeunes Seigneurs s'appliquèrent à faire de bonnes études, mais sans-cesse attentifs à suivre les conseils de leur sage Mentor, ils pouvaient être cités comme des modèles à la jeunesse ; par leur politesse, leur application, et la régularité de leurs moeurs. Persuadé que le travail est le préservatif le plus sur contre les passions et contre le désordre, leur gouverneur les occupait beaucoup et leur donnait l'exemple de l'application. Dans la même vue il chercha à les lier avec ses amis gens éclairés et vertueux. Ils se firent ainsi des liaisons parmi les personnes les plus distinguées, toutes plus âgées qu'eux.

La Religion est encore un autre frein contre les penchans de la jeunesse. Sans jamais toucher aux dogmes, qui séparent les protestans d'avec les catholiques, le Sage Conducteur cherchait à leur inspirer du respect pour le christianisme, à les préserver du philosophisme, de l'incrédulité et de l'indifférence pour le culte. Chaque Dimanche et les jours de Fête, ils allaient à la Saint-Gines pour la messe, à deux lieues de Berne, <30> dans le Canton de Fribourg. Il tachait de leur faire vivement sentir que la morale est l'essence du christianisme, et la tolérance un de ses principaux devoirs, puisque nous serons jugés non sur ce que nous aurons cru, mais sur ce que nous aurons fait.

Ces jeunes Seigneurs avaient été faits membres de la Société oeconomique, qui avait alors toute son énergie, son activité et son éclat. Ils assistaient dans toutes les assemblées. Chacun d'eux y présenta un mémoire de sa composition. Ils firent graver le coin de la médaille pour les prix à distribuer, et donnèrent la première en or, sortie de dessous ce coin, pour cette question, quel devait être le Système de la législation le plus favorable à l'agriculture, et ensuite aux manufactures et au commerce ? M: Jean Bertrand pasteur à Orbe, remporta ce prix, et M. Carrard du même lieu obtint l'accessit. Ces deux excellens mémoires furent insérés dans le recueil de la Société. Ils furent aussi <31> imprimés dans un volume à part, et ils ont été traduits en allemand, et celui de M: Jean Bertrand l'a été en italien, et imprimé à Florence.

Occupé de tant d'objets divers M: Elie Bertrand n'en négligeait cependant aucun, et il fit encore imprimer dans ce tems des éléments de logique à Lyon en 1764 : C'était le texte des leçons qu'il avait données sur cette Science à ses illustres élèves, en leur faisant faire des exercices ou des compositions sur des sujets choisis, conformément aux règles prescrites ; comme sur la manière de former des idées distinctes ou complètes ; d'imaginer les divisions d'un sujet quelconque ; de trouver la vraie définition d'une chose ; de former une proposition selon son genre ; de lier les parties d'un raisonnement ; de reconnaître les raisonnemens faux dans la forme, ou dans le fond ; enfin de rassembler, selon la meilleure méthode, des idées <32> et des raisonnemens pour composer un discours, un mémoire ou une dissertation sur un Sujet de quelqu'importance. C'était ainsi une logique mise en pratique successivement dans toutes ses parties. Certainement c'est de cette manière que la logique devrait toujours être enseignée. Il en est de la logique come de la morale, la théorie sans la pratique n'est d'aucune utilité.

Au mois de Novembre 1764. M. Bertrand accompagna M: M: les Comtes Mniszech à Zurich, où ils allèrent pour présenter une Lettre de notification du nouveau Roi de Pologne, Stanislas Auguste Poniatowski, qui venait d'être élu le 27^e Septembre de la même année, et qui annonçait son élection au corps Helvétique.

L'industrie de cette ville célèbre de la Suisse, les manufactures qu'on y voit ; les curiosités qui y sont rassemblées en divers Cabinets ; la bibliothèque publique ; <33> surtout les savans, qui s'y sont toujours distingués en différens genres, et dans tous les tems, attirèrent l'attention de nos voyageurs curieux, qui furent accueillis avec autant de politesse que de distinction. Ils assistèrent à une assemblée de la Société de physique, dont ils admirèrent les travaux et les vuës ; ils en examinèrent les instrumens, les machines et diverses modèles curieux. Ils virent et admirèrent aussi M: M: Gessner, et tous les

autres Savans de cette Academie célèbre. Ils eurent encore la satisfaction d'y voir le Socrate rustique qui y avait été apellé, et que M: Hirzel son historien avait rendu si renommé. Ils l'entendirent répondre à diverses questions qui lui furent adressées, et raisonner avec beaucoup de feu ; mais dans un langage que des Zuricois seuls pouvaient bien entendre.

M: de Mniszech l'ainé, à son retour à Berne, comme Chef de cette députation, adressa au roi de Pologne, avec la réponse du Canton de Zurich, faite <34> au nom du Corps-helvétique, une relation de ce petit voyage, bien propre à donner une idée avantageuse de cette ville de la Suisse. Le Roi prenait le plus grand interet à M: M: de Mniszech, soit à raison des connaissances, du mérite, et des lumières supérieures de leur mère, soit parce que la Soeur du Monarque avait épousé le comte Zamoyski, ordinat de Zamos, frère de cette Dame. Pour donner à M: Bertrand, leur Gouverneur, un témoignage de sa considération, Sa Majesté lui fit parvenir à Berne un Diplome de Conseiller intime de sa Cour, daté du 5 Mars 1765, exprimé dans les termes les plus honorables ; expédié sous le grand sceau de la République et celui du Roi.

Depuis longtems M: Bertrand était sujet, par intervalles, à des enrouemens de voix, qui allaient quelques fois jusqu'à une sorte d'aphonie. Ces accidens lui faisaient d'autant plus de peine qu'il <35> état obligé de faire venir de Lausanne de jeunes Ministres pour prêcher à sa place. Souvent aussi il avait des maux d'yeux. D'un autre coté il était sollicité par Madame la Comtesse de Mniszech à accompagner ses fils dans leurs voyages. Le Roi même lui avait fait écrire qu'il souhaitait de le voir. Espérant de retrouver sa Santé dans un voyage dans les provinces méridionales de France, il se détermina enfin à demander à LL: EE: sa démission.

Il partit au mois de Juillet 1765 avec ses deux amis et leur gentilhomme. L'exercice du voiage et la suspension de celui de la prédication, joint à la chaleur du climat, rétablirent sa voix, remirent un peu ses yeux et fortifièrent sa Santé.

Du midi de la France, nos voyageurs, traversant la Franche-Comté et l'Alsace, se rendirent à Berlin, d'où passant par Dantzig ils se rendirent à Varsovie sur la fin d'octobre 1765.

<36> Il est peut-être peu de Voyageurs qui aient mieux observé tout ce qui méritait de l'être. Ils voïaient par-tout les manufactures, les fabriques, les ateliers, les Cabinets de curiosités, les machines. Ils visitaient les Savans les Artistes. Ils faisaient des notes sur tout ce qui était digne d'observation, utile ou curieux. Ils décrivaient ce qui demandait à être décrit. Les observations politiques, oeconomiques, ou rurales ne leur échappaient pas. Ils observaient, questionnaient, réfléchissaient ; chacun faisait ses notes ; souvent ils se partageaient la tache commune. On rassemblait ensuite les notes séparées : on en faisait un corps. On composait un mémoire sur un objet particulier ; ou une relation sur un lieu de Séjour. Il est résulté de ce voiage et des Suivans plusieurs volumes in quarto. Ce recueil, mis en ordre, eût peut-être été digne d'être communiqué au public. Ainsi devraient voyager tous les jeunes Seigneurs.

<37> M: Bertrand passa l'hiver à Varsovie et jusqu'au milieu de May 1766 ; en liaison avec tout ce qu'il y avait de grands et de personnes instruites dans cette Capitale, jouissant à la Cour et dans la Ville de tous les agrémens qu'on peut trouver chez cette nation hospitalière, plus prévenante qu'aucune autre pour les étrangers, affable et généreuse. Pourvu qu'on ait des manières honnêtes et modestes, il est presque partout avantageux de venir de loin. Pendant ce Séjour le Roi donna de fréquens témoignages de bienveillance au philosophe Suisse.

Mais au milieu des amusemens d'une Societé brillante, le Savant ne demeurait pas oisif. À la requisition du Roi, dont toutes les intentions étaient patriotiques, et les vuës grandes de-même que sur les demandes de divers Seigneurs, il composa plusieurs mémoires sur des sujets importants, tous relatifs à la Pologne.

<38> L'affranchissement des paysans, tous serf dans ce pays-là, fut le premier sujet qu'il traita. Il cherchait d'abord à prouver que la Servitude du peuple cultivateur était contraire aux droits de l'humanité, désavantageux aux propriétaires des terres, défavorable à une bonne culture, funeste à l'État, qui perdait par là sa meilleure défense. Ensuite il calculait un projet de redevances à payer par les Cultivateurs, à qui on abandonnerait la propriété d'une portion de terres Sufisante pour son entretien et pour l'acquisition de ces redevances. C'était le plan et le modèle d'une sorte de bail amphitéotique par lequel le paisan devenait libre et propriétaire. Ce Mémoire fut traduit en polonais. Quelques Seigneurs offrirent à leurs paisans la liberté et la propriété, moiennant des redevances fixées d'après ces principes ; mais ces offres furent refusées tant l'ame de ces peuples avilis est dégradée par la succession d'un esclavage honteux et inhumain^v : cependant quelques paisans voisins de l'Allemagne, mieux instruits, se prêtèrent à ces sages vuës.

<39> Il traita ensuite une autre question non moins importante, mais plus délicate : celle de l'autorité ecclésiastique, qu'il réduisait à une autorité purement spirituelle, soumise à la puissance souveraine. Ce mémoire tomba sans la suite entre les mains de M: de Voltaire, qui le fit imprimer dans ses questions sur l'encyclopédie. On le retrouve encore plus complet^{vi}, dans l'encyclopédie d'Yverdon à l'article ecclésiastique.

On demanda encore à notre voïageur un projet d'éducation nationale, un plan pour l'établissement d'une Société ou academie royale des Sciences et des arts utiles à Varsovie^{vii}. Ce furent les sujets de deux grands mémoires qui n'ont eû aucune suite.

Il écrivit aussi ses idées sur le commerce de la Pologne, et les moïens de l'étendre ; sur l'utilité des foires et la police à établir pour y attirer les marchands. On s'occupa encore de l'établissement d'une société pour favoriser l'emploi des laines du pays, et la fabrication des draps : mais rien ne peut réussir dans un païs rempli de troubles et de factions ; où **<40>** personne ne sait se soumettre au loix ; où la subordination est regardée comme la perte de la liberté ; où l'on ne veut reconnaître aucune puissance exécutive ferme, permanente et entière ; et telles ont été les causes des malheurs de la Pologne.

Au commencement de 1766 M: Bertrand avait eû avis que M: Calvet, professeur à Avignon, qui avait déjà fait réimprimer dans cette ville le Dictionnaire des fossiles, voulait rassembler tous les Traités du même auteur sur l'histoire naturelle de la terre, sur les tremblemens de terre, et les faire imprimer in quarto. A la requisition de ce professeur, l'auteur fournit quelques corrections ; l'ouvrage fut dédié au Roi de Pologne et parut orné du portrait de ce monarque.

Au milieu du mois de May 1766 nos voïageurs se remirent en marche. On donna à M: de Mniszech un autre Gentilhomme pour les accompagner, M: Cicriszewski, jeune homme rempli du désir de S'instruire et **<41>** qui était Secrétaire auparavant de M: le Compte Zamoyski, alors grand Chancelier de la Pologne oncle de M^{rs} de Mniszech.

Ils se rendirent d'abord à la cour de Dresde ; de là à Cassel et à Hanau. Après de courts séjours ils arrivèrent dans les provinces unies, dont ils parcoururent les principales villes, observant avec Soïn tout ce qui était propre à instruire, ou digne de curiosité. Ils virent les principaux Savans de la Hollande, et à Leyde en particulier M: le Professeur Allamand compatriote et ami de M: Bertrand. Ils visitèrent de même une partie de la Flandre, et ils vinrent s'embarquer à Calais pour l'Angleterre.

Arrivés à Londres ils partagèrent leur séjour en trois Stations ou époques. Logés durant la première, à la cité, ils visitèrent le matériel en quelque-sort de cette grande ville, les ateliers, les fabriques, les

^v La Servitude avilit l'home jusqu'à s'en faire aimer, a dit Vauvenarges.

^{vi} Non mutilé ni tronqué.

^{vii} Ces deux dernieres pieces furent remises au Pere Conarki des [1 mot écriture].

édifices publics. Ils cherchèrent à s'instruire de son commerce immense, et des <42> relations qu'il pouvait avoir avec Dantzig et la Pologne. Le musée britannique les occupa plus d'un jour. M: Bertrand y retrouva dans M: de Docteur Maty, l'un des directeurs pensionnés, toute la complaisance, qu'il pouvait attendre d'un ancien compagnon d'étude de Leyde, où ils avaient vécu ensemble dans leur jeunesse avec M: Mason, devenu ensuite secrétaire du feu Duc de Cumberland.

La Seconde époque de leur séjour dans cette Isle fameuse, fut employée à parcourir quelques provinces, à visiter quelques Campagnes, quelques-uns des parcs les plus magnifiques, à voir quelques villes remarquables par différens objets ; Bath par ses bâtimens et ses eaux, Bristol par son commerce, Oxford, Cambridge par leurs Collèges, leurs Bibliothèques, et les Savans, Birmingham par ses manufactures et ses fabriques, Portsmouth, Chatam, par leurs arsenaux de marine etc.

C'est à Bath, que M: Bertrand retrouva <43> M: de Villette, qui avait été longtems ministre d'Angleterre à Turin et à Berne, et avec qui il avait été fort lié dans cette dernière ville. Ce ministre estimable retiré, jouissait dans un lieu très agréable d'une honorable retraite, dans le sein d'une belle famille, avec une pension si bien méritée de la cour qu'il avait bien servie.

La troisième Station de nos voïageurs fut fixée dans le quartier de Westminster, non loin du palais ; ils y louèrent une petite maison. Alors ils furent présentés à la cour, virent les ministres et la noblesse, et les Ministres étrangers. Par cet arrangement ils évitèrent de perdre du tems sur le pavé de cette ville si étendue en longueur. M: le Comte de Brühl, depuis longtems ministre de Saxe à Londres, Seigneur très instruit et fort considéré, fut le guide et l'introducteur de nos Voïageurs. Ils assistèrent au mariage de l'infortunée reine de Danemark Caroline Mathilde ; au baptême d'un enfant de la Reine ; à l'ouverture des deux Chambres, à la presentation <44> des adresses des chambres ; à l'élection d'un Lord-Maire ; à sa présentation à la cour ; aux fêtes de son installation etc. Ils se trouvèrent aussi quelquefois aux assemblées de la Société royale, présidée alors par Milord Morton. C'est chez le Docteur Priestley qu'ils virent deux hommes célèbres ; M: Hume, occupé alors de la singulière querelle que lui faisait Jean Jacques Rousseau, et sur laquelle M: Bertrand conseillait au Savant anglais le Silence, qu'il rompit par sa lettre à M: d'Alembert, qui fut aussitôt imprimée que reçue, ainsi qu'on pouvait le prévoir : l'autre personnage illustre qu'ils virent, ce fut M. Franklin, regardé alors comme un phisicien distingué, et qui depuis ce tems a joué un si grand role dans les affaires de l'Amérique, où il est né en 1706 à Boston.

Enfin nos Voïageurs quitterent Londres pour se rendre à Paris au commencement de 1767. D'autres objets, d'autres moeurs, des Spectacles bien différens se présentèrent aux regards de ces observateurs attentifs et exercés. Dans cette ville, qui, <45> en tous genres offre les extrêmes du bien et du mal, du beau et du laid, de l'opulence et de la misère, du vice et de la vertu ; ils ne virent que ce qui était agréable, utile ou propre à instruire. Heureux les jeunes étrangers qui sont bien guidés, ou qui savent bien choisir point de Séjour plus agréable, ni plus utile, point de Séjour en même tems plus dangereux ni plus funeste.

Les trois voïageurs conduits par M: le Comte de la Marmora, alors Ambassadeur du Roi de la Sardaigne, et qui l'avait été en Varsovie ; furent présentés, à Versailles, au Roi, à la Reine et à la famille royale par M: de la Live alors introducteur des Ambassadeurs. A Paris ils furent aussi introduits chez le Duc d'Orléans et le Prince de Conti. Bientôt ils furent admis, par les recommandations qu'ils avaient dans plusieurs grandes maisons et dans quelques cotteries distinguées. Une fois introduits à Paris dans quelques bonnes maisons, on en partage tous les amusemens ; les journées sont ainsi agréablement remplies. Il n'en est pas de-même à Londres. Le Tableau que fait M: Mercier de Paris, n'en présente que le côté hideux : il en devient plus piquant ; mais c'est une caricature, qui peut <46> avoir son utilité, si elle donne lieu à quelque réforme avantageuse. Ce sont les parties honteuses que l'on découvre : nos voïageurs ne virent jamais ce côté dégoûtant de cette ville d'ailleurs si superbe. Il faut chercher la

plûpart de ces objets désagréables ou dangereux pour les apercevoir, et ils les fuïaient. Dociles sous la conduite d'un mentor judicieux, les jeunes Voïageurs partirent, sans avoir rien découvert qui put blesser les yeux ou offenser les moeurs.

Ils virent successivement les Savans, les gens de lettres, les artistes chez M: Helvétius, chez Madame Geoffrin, chez M: de la Live introducteur des Ambassadeurs, chez Madame Necker, qu'ils avaient vue en Suisse et qu'ils retrouvèrent, comme ils l'avaient connue fort éclairée, toujours aimable et honnête.

La Maison de M: Watelet, de l'Academie francaise et de celle de peinture et de Sculpture, auteur du poëme sur la peinture, et de l'ouvrage sur les Jardins, leur offrait tous les Dimanches et les jours de fêtes une Societé variée, toujours instructives et agréable. Il y avait concert <47> toutes les soirées, et on partageait son tems en diverses chambres entre la musique et la conversation. M: de Watelet également distingué par ses vertus, son urbanité, sa générosité tout comme par ses talens variés, faisait le principal agrément de cette société délicieuse. M: Bertrand avait auparavant fait sa connaissance à Berne, dans un voïage que cet homme si aimable et si digne d'estime, y avait fait avec son ami l'A: Coppette Docteur de Sorbonne, et Madame Lecomte, Dame instruite dans tous les beaux arts, et que les academies de Rome, de Florence et de Boulogne voulurent associer à leur corps.

C'est avec regret que les voïageurs quittèrent le séjour de Paris, qu'ils avaient trouvé si agréable. Ils reprirent la route de la Suisse et arrivèrent à Yverdon, sur la fin de May, où la famille de M: Bertrand, en quittant Berne, s'était établie, et où son fils avait sous sa direction deux jeunes Comtes Potocki, fils du feu Palatin de Kiovie.

Au commencement de Juillet de l'année 1777 [sic] ils partirent pour l'Italie par le Mont Cénis. Leur <48> premier Séjour fut à Turin, où ils furent présentés au Roi et à la famille royale. Ils virent dans Charles Emanuel III un vrai père de ses sujets, et partout dans ses États des indices de la prospérité croissante d'un peuple heureux.

De là ils se rendirent à Milan, où ils retrouvèrent les moeurs francaises plus que dans le reste de l'Italie. De cette ville ils allèrent à Gènes. M: Watelet avait donné à M: Bertrand une Lettre pour M: de Lomellini ancien Doge, Seigneur d'un génie distingué, qui avait cherché avec plus de zèle que de Succès à rendre ses lumières utiles à sa patrie. De cette ville superbe ils passerent à Boulogne, où ils visitèrent l'Institut, dépôt immense d'une multitude de choses curieuses, relatives aux Sciences et aux arts, et que Benoit XIV a beaucoup enrichi. Ils ne furent pas moins occupés à Florence, dans la Galerie et le Palais, où <49> le gout, les richesses et la magnificence des Médicis et de leurs Successeurs ont accumulé des choses rares et précieuses dans divers genres. Le mérite du Grand-Duc Pierre Léopold d'Autriche, quoique jeune, attirait déjà l'attention de chacun, et nos voïageurs rendirent avec plaisir leur hommage à un Prince, qui s'instruisait dans l'art de régner, pour faire le bien qu'il exécute avec succès.

Bientôt ils parvinrent à Rome, centre des raretés de l'Italie. Clément XIII, Rezzonico vénitien, occupait le Tronc pontifical, viellard affable, qui se laissait gouverner. Ils reçurent sa bénédiction dans une audience particulière, présentés par le marquis Antici, Ministre de Pologne. Le Cardinal français Albani en était le Protecteur. M: Bertrand avait fait connaissance à Berne avec le Comte Garampi alors préfet des Archives du Pape, et pour le présent secrétaire du chiffre. Ce Prélat procura aux voïageurs, <50> les moïens de voir bien des choses avec plus de facilité et des Secours pour s'instruire sur divers objets. La Bibliothèque du Vatican est renfermée sans des armoires, et on ouvre aux curieux toujours les mêmes. A la recommandation du Comte Garampi M: Assemanni fit voir tout ce que M: Bertrand desira, soit en imprimés, soit en manuscrits. Il y a quarante-mille volumes. Le nombre des volumes imprimés ne vâ pas au delà. Il vit les manuscrits orientaux, les manuscrits grecs, les manuscrits enlevés à la bibliothèque de Heidelberg ; des manuscrits choisis etc. Dès lors le Comte Garampi a été Légat à Varsovie et ensuite à Vienne. Les monumens de l'ancienne Rome, et les magnifiques établissemens et superbes

édifices de Rome moderne, occupaient nos voyageurs, qui, sans *cicerone*, mais aidés des descriptions imprimées, visitaient tout avec ordre, avec assiduité et avec intelligence, décrivant tout ce qu'ils voiaient de remarquable : Masures, restes précieux d'anciens édifices, Statues, bas-reliefs ; palais, églises, fontaines, tableaux, galeries et cabinets de particuliers, rien ne fut <51> omis, rien n'échapa à leurs recherches et à leurs observations. Les journées, les heures étaient ménagées et toutes employées, par intervalle quelques matinées étaient consacrées à décrire ce que l'on avait vû et noté. Pour leur délassement ils trouvaient dans les Palais du Vicomte d'Aubeterre, Ambassadeur de France, de M: l'A. De Veri, Auditeur de note, et de M. de Bréteuil, Ambassadeur de Malte, toutes les douceurs d'une Société agréable. Les *conversations* dans les palais des prélats, des princes et des grands ne leur parurent ni agréable ni instructives.

Ils partirent de Rome pour Naples par Caserta, palais superbe, qui n'était pas fini, et qui ne l'est point encore : Son aqueduc pour amener les eaux dans des jardins, qui n'existaient pas encore, était achevé ; ouvrage grand et magnifique, aussi digne de l'ancienne Rome, que celui de Montpellier.

Le Baron d'Osten Ministre du Roi de Danemark, à la Cour du Roi des deux Siciles, et qui <52> l'avait été à Varsovie, présenta à Portici, les voyageurs au jeune Roi Ferdinand IV.

Portici et ses cabinets si curieux, remplis de toutes sortes de restes d'antiquités, tirées d'Herculanum et de Pompeïa ; les ruines même de ces deux villes, le Vesuve et tous les environs de Naples, qui présentent par tout des vestiges de la Grandeur romaine, et partout des curiosités singulières de la nature, occupèrent les voyageurs pendant quelques Semaines. Le Vésuve offrait alors un Spectacle majestueux. Il était dans une grande effervescence. Par une éruption latérale au dessous de l'orle, coulait sans relache un torrent de lave ardente. Une colonne de feu, accompagnée de matières enflammées, de pierres ponce, de scories consumées et de cendres, s'élevait, plusieurs fois dans une minute du centre du cratère, à une hauteur très considérable, pour retomber, en se recourbant en parabole du côté opposé au vent. C'était un énorme jet de feu ; Spectacle bien intéressant pour un philosophe, qui, onze ans auparavant avait écrit sur les volcans et les tremblemens de terre : on ne pouvait point alors approcher de l'orle du cratère, qui <53> était tout enflamé.

Ils quittèrent Naples et revinrent à Rome par le Mont-Cassin, pour visiter le trop magnifique Couvent de Bénédictins, placé à grandé fraix et bien inutile^t, au sommet de l'Apennin, comme pour montrer que l'art et la dépense peuvent vaincre tous les obstacles, que la nature avait opposé au faste d'un tel édifice.

Après un séjour encore de quelques semaines à Rome, la Société de ces voyageurs partit sur la fin de Novembre 1777 [sic] pour Venise par Lorette, Ancone, Sinigaglia etc.

M: Bertrand avait pour Venise une Lettre de recommandation à M: Angelo Querini, Sénateur très éclairé qui aimait les Sciences, les Arts, et les gens de lettres. Il les mit à portée d'examiner dans cette ville mystérieuse tout ce qui peut être vû par des étrangers. Il leur procura l'entrée dans une assemblée du Grand-Conseil, et ils assistèrent à toutes les délibérations à huis clos. Le même Sénateur est venu dix ans après faire une visite <54> à Yverdon à M: Bertrand, et ils ont été longtems en commerce de lettres ensemble.

Au commencement de 1768 nos Voyageurs se rendirent à Vienne. Le Prince Poniatowski frère du Roi de Pologne, Général au service de l'Impératrice très estimé comme officier, mort depuis ce tems, les présenta à la cour, et les accompagna dans les premières maisons, où ils furent reçus dès lors, et pendant tout leur séjour avec beaucoup de politesses. Les usages, les étiquettes, et le ton de cette Cour, ont été entièrem^t changés pendant le règne de François I et de Marie Thérèse. Il y a moins d'étiquettes que dans toute autre cour, moins que dans celle de tel Prince de l'Empire Souverain d'un petit pays. La haute noblesse y est instruite et affable. Leurs maisons sont ouvertes à tout étranger, qui

a quelque mérite. L'Impératrice donnait l'exemple de cette bonté facile et prévenante. C'est la moindre des révolutions arrivées dans ces Etats, où tout est changé, et qui sont remplis partout d'établissements utiles du dernier règne malgré les guerres cruelles que cette grande Princesse a eû <55> à soutenir. La Sagesse et le courage que montre Joseph II. dans ses édits annoncent hautement qu'il connaît également les droits de l'humanité et ceux de la Souveraineté. Les premiers ont été violés par l'intolérance, ceux-ci par les usurpations et les prétentions du clergé romain. Déjà l'Impératrice avait fait des réglemens pour réprimer l'intolérance et contenir le pouvoir ecclésiastique : son fils travaille à consommer l'ouvrage commencé. Puisse-t-il vivre longtems pour perfectionner les grandes choses qu'il a commencées!

Pendant son séjour dans cette Capitale, M: Bertrand vit les Savans, qui l'habitaient ; en particulier l'A: Metastasio Poète pensioné de l'Impératrice qui se rendait chez le Comte Canal, ministre du Roi de Sardaigne. Cet Abbé si célèbre par ses mélo-drames, sorti d'une chaumiére de Frascati, avait, dans son enfance, joué sur les ruës le role Singulier d'improvisateur, qui n'est plus connu qu'en Italie. Gravina ayant ouï parler de ce petit prodige, le fit venir chez lui, lui donna des sujets, que l'enfant remplit sur le champ avec un choix d'expression, une facilité et une chaleur dans la <56> déclamation qui étonnérent les auditeurs. Gravina en prit soin, le fit èlever, dirigea ses études, et changea son nom de Trapasso en celui de Métastasio. Il était très instruit dans la littérature latine qu'il regardait comme la Source, où devait être puisé le bon gout et le véritable esprit. Il faisait grand cas de Boileau ; mais il trouvait que les antitèses, les rapports de mots, et les oppositions d'idées trop fréquentes dans les ouvrages de Voltaire marquaient plus d'esprit que de gout, plus de subtilité que de naturel.

M: Paul Riegeo, Professeur en droit canonique, se distinguait dans l'Université par sa liberté de penser et d'écrire. Il avait des idées justes sur la puissance civile et sur l'autorité uniquement Spirituelle du clergé, ne reconnaissant qu'une seule puissance dans tout Etât. Ces matières furent souvent le sujet des conversations de ce professeur avec le savant Suisse, qui lui communiqua le mémoire qu'il avait composé en Pologne sur ce Sujet. Il lui procura aussi un discours d'un illustre magistrat d'une république d'Italie, où l'on prouvait que le dimanche seul était le <57> jour de repos des Chrêtiens, d'institutions divines ; que c'était à l'Etât à approuver, ou à réformer les autres jours de fête ; que c'était dans les jours de fêtes trop nombreux en Italie, que se commettaient principalement les crimes, ce que l'on prouvait par les registres des tribunaux criminels ; que l'augmentation des fêtes diminuait la richesse d'un Etât, qui résultait du travail du peuple ; qu'un Etât, où il y avait plus de fêtes que dans un autre, ne pouvait plus par ses manufactures faire concurrence avec celui qui en avait moins, que le gout pour le travail diminuait nécessairement à mesure qu'on augmentait les fêtes. Il profita de toutes ces idées, qui avaient été regardées comme impies en Italie, dans un livre allemand, qu'il publia sur ce Sujet, et qui fut approuvé de la Cour et de tous les hommes sages. Dans tous ses écrits, ce Jurisconsulte posait pour principe que le règne de Jésus Christ est spirituel, que la Religion est dans l'Etât, qu'il ne <58> saurait y avoir deux puissances dans la république, que la conscience ne peut être soumise qu'à la persuasion. Telles étaient aussi les idées de M: Bertrand, qu'il développait dans le Mémoire qu'il lui remit, et qu'on peut voir dans l'*encyclopédie* d'Yverdon dans les articles ecclésiastique, liberté de conscience, et tolérance, etc.

M: Bertrand visitait aussi quelques fois le célèbre Van-Swieten, dont la modestie et la simplicité égalaient le grand-Savoir et le jugement exquis : homme à jamais célèbre, à qui les Etâts de la Maison-d'Autriche doivent des établissemens nombreux et utiles, qui immortaliseront celle qui les a ordonnés et maintenus, comme celui qui les a conçu, et en a tracé les plans. Jamais dans aucun Siécle, un Savant n'a donné lieu à tant de changements avantageux dans un grand Empire, ce qui prouve également la force de son génie, et l'énergie de celui de la grande Princesse qui savait juger, adopter et soutenir ces <59> excellentes vuës.

Au commencement de Mars 1768 M: le Comte Canal reçut à Vienne un courrier de Varsovie de la part du Roi, qui lui annonçait que la Diète assemblée, lui avait conféré l'indignité, et tous les privilèges des nobles polonais: le même courrier apporta des lettres à M: Bertrand, qui lui apprenait que la même Diète lui-avait fait une pareille faveur, et qu'elle l'avait de plus établi pour un des Directeurs de l'Académie, qui devait être fondée à Varsovie : mais les troubles civils et la guerre funeste qui suivirent bientôt cette dette, ensuite le partage d'une grande partie de la Pologne entre les trois Puissances voisines, arrêtaient l'exécution de tous les projets utiles d'un Roi éclairé, et bien intentionné pour sa Patrie.

Peu après la clôture de la Diète du printemps de 1768 : où, sous les armes de la Russie, on avait dicté des loix qui déplaisaient à la nation, en particulier celles qui rétablissant les droits des Dissidens, <60> les mettaient partout en égalité avec les catholiques, la Pologne fut de toutes parts en armes. La Confédération de Bar donna le Signal. Dix huit-mille Russes parcouraient le pays pour dissiper ça et là ces troupes armées sous divers chefs, sans correspondance entr'eux. A peine une confédération était elle chassée d'un district, ou dissipée qu'elle reparaisait dans un autre endroit ; ou, il s'en formait une autre ailleurs sous un chef différent. C'est à ce peu de correspondance que les Russes partagés en divers corps durent leurs succès multipliés. Une multitude de Gentilshommes et de Seigneurs, qui ne se déclaraient pas, pour ne pas exposer leurs terres aux ravages des Russes, faisaient des vœux pour les confédérés, ou leur fournissaient sous main des secours. Les Ecclésiastiques soufflaient le feu de la discorde, dont les Dissidens étaient principalement les malheureuses victimes dans leurs biens ou dans leurs personnes. Plusieurs furent égorgés quoique sans défenses. C'est au milieu de ces troubles, et d'une guerre, tout à la fois civile, religieuse <61> et contre des étrangers, que nos voyageurs partir de Vienne, rentrèrent en Pologne par Cracovie sur la fin de Juin. A peine eurent-ils quitté cette dernière ville, qu'elle fut assiégée et prise par les confédérés, qui s'emparèrent ensuite du Château sous la conduite de M: de Choisy officier français. De Cracovie les voyageurs se rendirent à Varsovie, pour faire leur cour au Roi, affligé des malheurs de son pays, et hors d'état d'en arrêter le cours. De Varsovie ils partirent pour Wiśniowiec dans la Volhynie, où Madame de Mnischez s'était retirée, pour se dérober, s'il lui eût été possible, à la vue de l'affreuse désolation d'un pays qu'elle chérissait, et pour veiller à la conservation de ses terres.

C'est pendant le séjour de M: Bertrand à Wiśniowiec que les Heydamaques ou Cosaques Zaporoviens, qui habitent les bords et les Isles du Boristhène, entrèrent en Armes dans l'Ukraine polonaise, ravageant pillant et égorgant indistinctement catholiques, Grecs et Juifs. Dans la seule ville d'Human, où ils entrèrent par capitulation, ils massacrèrent dix mille personnes, et enlevèrent tous les effets que la noblesse des environs avait <62> cru y mettre en sûreté.

Au mois d'Octobre 1768 M: Bertrand partit de Wisnoviec pour revenir dans sa patrie. Il traversa sans aucune mauvaise rencontre la plus grande partie de la Pologne ; que des confédérations multipliées, répandues partout, ravageaient, tandis que les Russes, sous prétextes d'arrêter ces ravages et de dissiper ces confédérations, la désolaient avec aussi peu de ménagemens.

En repassant par Varsovie, il eut l'honneur de prendre congé du Roi, qui lui avait offert une pension et des avantages fort considérables pour revenir en Pologne et s'y établir.

Ces offres ne tentaient point un philosophe satisfait, de son sort, attaché aux lieux de sa naissance, et qui disait souvent par conviction, que le bonheur dépendait du contentement, comme ce contentement est chez l'homme sage en raison composée du peu de desirs des biens d'opinion et de la facilité de satisfaire les besoins de nécessité.

Le Roi, avant le départ de M: Bertrand, <63> lui fit expédier dans les deux Chancelleries son diplôme d'Indignité, qui assurait, à lui et à sa postérité le rang et tous les privilèges des nobles polonais, selon

le decret de la Diette de 1768 : Ce diplôme confirmé par les signatures du Roi et des deux Chancelleries, dans les formes requises, fut accompagné des trois grands Sceaux pendans, dans des boîtes d'argent, de celui du Roi et de la république, de celui du Royaume de Pologne, et de celui du Grand-Duché de Lithuanie.

Continuant sa route, il déplorait les malheurs de la Pologne, où il laissait tant d'Amis ; pays infortuné auquel il était attaché par Reconnaissance, comme à une seconde patrie, qui l'avait adopté en lui donnant l'indigénat. Il arriva sans s'arrêter à Breslau, traversant toute la grande Pologne ravagée par les Confédérés, sans-cesse poursuivis par les Russiens^{viii}. Tous ensemble ils passèrent par Prague, et arrivèrent sur la fin de Novembre à Champagne Maison de Campagne dans le Baillage de <64> Grandson appartenant à M: Bertrand : Bientôt ils se rendirent à Yverdon, domicile de l'hiver, que M: Bertrand avait choisi pour y finir ses jours.

M: de Felice, savant distingué, qui avait été Professeur de physique et de mathématique à Rome et à Naples sa patrie, était venu se fixer à Yverdon, où il avait établi une imprimerie devenuë célèbre. Dès l'année 1769, il avait formé le grand projet de réimprimer l'*Encyclopédie* de Paris, en corrigeant nombre d'articles, en substituant d'autres, et en ajoûtant des articles omis. Malgré les clameurs et les menaces des libraires de Paris, soutenu par son courage et par son assiduité au travail, ce savant commença son entreprise en 1770 et il la termina en 1776, publiant ainsi, durant ce court intervalle de de tems, quarante-huit gros volumes in quarto de discours. La société nombreuse de libraires de Paris, depuis 1751 à 1765, avait employé quatorze ans à publier ses dix-sept volumes in folio, sans les planches et sans des quatre volumes de suplém^t <65> qui n'ont fini d'être imprimés qu'en 1777.

Au commencem^t de l'entreprise de Paris M: de Voltaire avait sollicité M: Bertrand à y concourir, en fournissant des articles d'histoire naturelle et de mineralogie. Celui-ci avait en conséquence adressé au libraire Briasson, en 1756, quarante six articles sur ces matières. Il en avait été remercié, et on lui envoya les volumes qui avaient paru jusqu'alors. Ces articles furent remis, selon le rapport M: de Voltaire, à l'écrivain qui s'était chargé de cette partie, (M: le Baron d'Holbach). Cet auteur fit plus ou moins de changemens ces articles ; il en divisa quelques uns en deux, et ils furent tous imprimés avec la même marque de cet auteur. Un seul fut donné avec la marque du philosophe suisse : c'est un petit article de géographie helvétique, Vallée du lac de Joux, où il se glissa encore plusieurs fautes. Quelques autres savans étrangers ont fait de semblables reproches aux Editeurs Parisiens : le philosophe Suisse garda le Silence, aïant toujours évité d'occuper le public de plaintes qui ne regardaient que lui.

<66> Il y eût plus d'ordre dans la publication de l'*Encyclopédie* d'Yverdon. Tous les articles nouveaux ou refaits, furent fidèlement marqués des lettres dont chaque Auteur avait fait choix. Ceux de M: Bertrand le sont avec les lettres BC. Il y en a grand nombre sur la minéralogie, sur l'hehminthologie sur l'histoire naturelle en générale et sur la morale ; les articles glaciers, ecclésiastique, religion, liberté de conscience, tolérance, morale et plusieurs autres ont tous la même marque : grand nombre ont été tirés de là pour être insérés dans les quatre volumes du suplément de l'*Encyclopédie* de Paris, imprimée à Bouillon.

En 1774 on imprima à Neuchâtel des *élémens d'Orytologie*, que M: Bertrand avait composé à la requisition d'un amateur de cette Science, qui avait un Cabinet qu'il souhaitait de ranger méthodiquement : en effet, un cabinet arrangé seulement avec Simétrie, pour le coup d'oeuil, plait par la régularité, mais n'instruit pas : il satisfait la vuë, et non la raison : c'est comme dans l'arrangement d'une grande bibliothèque, si l'on n'avait égard qu'à la reliure et au format.

^{viii} Il trouvera dans cette ville, capitale de la Silésie, son fils, qui l'y attendoit avec Mrs les Comtes Potocki.

Tres souvent on avait demandé à M: Bertrand de donner au public quelques-uns de ses Sermons : on en <67> avait imprimé plusieurs séparément. Il consentit enfin de livrer une suite de discours sur le sermon du Sauveur sur la montagne, sous le titre de *morale évangélique*. Cet ouvrage parût à Neuchâtel en 1775 en sept volumes in 8°.

Il avait donné en même tems des *éléments de morale universelle* qui furent imprimés séparément, et on les joignit aussi à la fin de la morale évangélique, pour montrer la conformité parfaite de la morale chrétienne avec la morale naturelle. Ces deux ouvrages furent aussitôt traduits en allemand par M: J: A: Emmerich Professeur à Meiningue en Saxe et imprimés à Leipzig en octavo.

L'année Suivante, 1776, notre Philosophe fit imprimer à Yverdon deux volumes in 8° de *Sermons sur les fêtes de l'église réformée pour servir de Suite à la morale évangélique*. Ces sermons furent aussi traduits en allemand et imprimés. Quelque tems auparavant M: Bertrand avait traduit de l'Anglais et fait imprimer un volume des Sermons de Doddridge, et il avait mis à la tête une Lettre où il recherchait ce que c'était que l'onction dans la prédication. Il y définit très bien en quoi consiste cette qualité essentielle de tout discours chrétien.

On avait établi à Berlin une *Société des amis curieux de <68> la nature* : on adressa en 1776 un diplôme d'association au naturaliste suisse. En les remerciant il leur envoya une dissertation sur la direction des montagnes de la Suisse, les Alpes et les monts Jura, relativement au méridien ; sur le rapport de leur baze avec leur hauteur ; sur la proportion de leur élévation avec l'angle que fait la ligne de leur pente ; sur la ligne horisontale ; enfin sur le rapport entre ces pentes et leurs matières. Il y observait quant au matières, que celles des monts juras étaient la plûpart calcaires : mais il faisait remarquer qu'on trouvait sur la surface çà et là, des masses anguleuses, dont plusieurs étaient énormes ; d'une pierre semblable au granite, s'élevant plus ou moins hors de terre ; enfin qu'outre celles là on y rencontrait des pierres Schisteuses couchées à plat sur la pente des lits de pierres calcaires, et quelques fois, dans l'interruption des lits, des cailloux. C'est dans ces couches calcaires qu'on découvre ordinairement les pétrifications des corps marins. Les matières des alpes sont beaucoup plus variées ; ce sont des pierres de grai, des pierres arénacées, des couches de pierres schisteuses, des roches composées de diverses <69> manières, par bancs, ou par couches ; les lits sont plus rarement de pierres calcaires.

Les Stratifications en général y sont plus continues, moins remplies de fissures : de là vient qu'elles retiennent mieux l'eau : De là viennent les marais, les petits lacs ou étangs, les sources abondantes qu'on voit, à une grande élévation sur les Alpes, et qui sont entretenues par la fonte des neiges perpétuelles ; au lieu que les couches des Monts-juras étant remplies de gersures, les eaux ne paraissent qu'au milieu ou tout au bas des pentes, des côtes, ou des Collines. L'auteur concluait par montrer que tous ces arrangemens, faits dans des vuës très sages, ne pouvaient être l'ouvrage du hazard aveugle, mais celui d'une intelligence suprême, qui avait combiné les moïens pour les fins.

Le naturaliste suisse, n'était pas du nombre de ceux qui n'ayant habité que la plaine, ou une Capitale superbe, écrivent cependant sur l'origine des montagnes ; ils les arrangent, les construisent au grè d'une hypothèse, déjà <70> adoptée ; ils recueillent dans les livres, tous les faits conformes à leurs suppositions, à leurs idées, et passent sous Silence toutes les observations, tous les faits qui pourraient es contredire, ou les renverser. M: Bertrand, qui avait fait plus d'observations que personne, disait souvent, que nous n'en avons point encore assès pour hasarder aucune hypothèse ; que le devoir d'un philosophe était d'observer, de rassembler des faits certains, de savoir en déduire des conséquences immédiates, et que ce serait nos descendans, après une nombreuse suite de Siècles, qui pourraient peut- être essayer de découvrir les causes de ce qui est.

Guidé par ce gout pour les observations sur l'histoire naturelle, le philosophe s'était fait une retraite agréable sur une de ses montagnes, dans le balliage de Grandson. Il y passait deux mois chaque

année, ceux de Juillet et d'Août, quelques fois visité par les amis et ses amies. Là il s'occupait à améliorer le terrain, à embellir les environs de sa demeure, à méditer sur les magnifiques ouvrages du Créateur. Nous devons à <71> cette retraite sur cette montagne appelée Thévenon, un ouvrage Sentimental qui parut à Neuchâtel en 1777, sous le titre de Thévenon, ou journées de la montagne, dont il y a eû plusieurs Editions ; et un autre qui parut l'année suivante, Essais philosophiques et moraux sur le plaisir. Tous les deux ont été traduits en allemand, et imprimés à Leipzig.

On trouve dans le premier des réflexions et du sentiment, de la chaleur et des descriptions heureuses ; des observations sur l'histoire naturelle, et des contes moraux intéressans.

Dans le second, l'auteur s'attache à prouver que le plaisir naît du sentiment de la perfection. Cela peut être vrai des plaisirs intellectuels ; mais les sensations physiques, agréables ou voluptueuses, ne naissent-elles point d'un certain ébranlement des organes des sens, indépendamment de tout sentiment de perfection : ébranlement quelques fois même contraire à ce sentiment, ou, sans aucun retour réfléchi sur ce <72> sentiment ? celui même qui use, ou détruit ses organes par ses excès, celui qui ne saurait avoir aucun sentiment de perfection, ne laisse pas cependant de jouir du plaisir. Cela ne paraît donc vrai que des plaisirs raisonnables, approuvés par la réflexion ; ceux là, j'en conviens, doivent toujours être accompagnés du Sentiment de la propre perfection de celui qui les goûte.

Il y avait longtems que M: Bertrand avait composé des éléments de la police générale d'un État, qui avait servi de texte à des leçons données sur cette matière importante. Quelques personnes en avaient des copies, pensant que cet ouvrage, qu'il ne regardait que comme un essai, pourrait engager quelcun à traiter à fond ce sujet intéressant, méthodiquement et avec plus d'étendue ; il se détermina à faire imprimer cet essai à Yverdon, en 1781 en deux petits volumes in 12^o.

En 1782 M: le Professeur de Felice, savant toujours laborieux, dont la plume féconde avait déjà <73> enrichi le public d'une multitude d'ouvrages, entreprit de réunir le Journal encyclopédique avec un choix de pièces tirées du Journal de physique de l'A: Rozier, et du Mercure de France, en y joignant dans une quatrième partie des additions sur la littérature d'Allemagne, de Suisse, d'Italie et d'ailleurs : chaque mois il devait paraître un volume en 8^o. Il pria M: Bertrand de contribuer pour cette quatrième partie : Dès le premier Volume, qui parut en Janvier 1782, on y trouve des Lettres de ce Savant sur les phisonomies, où il combat le système de M: Lavater de Zurich, et de ceux qui croient qu'on peut juger avec certitude du caractère moral des hommes par leur phisonomie. On trouve de la même plume dans les volumes suivans, des extraits des analyses, des annonces de divers ouvrages.

Ses Lettres feraient souhaiter que ce philosophe eut conservé des copies de ce grand nombre de Lettres qu'il a écrites à divers Savans sur différentes matières, <74> mais nous Savons qu'il les a détruites, de-même que la plupart de celles qu'il recevait^{ix}.

Nous savons aussi que ce philosophe laborieux avait fait un cours de morale démontrée, dont ses éléments de morale imprimés, n'étaient que le canevas ; mais l'affaiblissement de ses Yeux ne lui a pas permis de corriger et de transcrire cet ouvrage pour l'impression. Il avait encore travaillé un système des trois règnes de la nature, dont ses éléments d'oryctologie publiés ne faisaient qu'une partie. Il n'a pas été en état de mettre au net et en ordre ses manuscrits.

Enfin ce Savant ayant à peu près perdu un oeil par la confusion des humeurs ; l'auteur étant fort affaibli, privé du plaisir de suivre des lectures, incapable d'écrire beaucoup, approchant les Soixante et dix ans, et toujours laborieux s'occupait pendant l'Eté sur la Montagne à la rendre d'année en année plus riante. Ici il faisait une terrasse pour faire jouir à ses amis d'une vue <75> très vaste ; là il aplanissait

^{ix} Nous savons qu'il a été en correspondance avec MM. Gotsched, Formey, Chais, Haller, Maupertuis, Voltaire, de Vattel etc. sur diverses matières des sciences.

un terrain trop inégal, ailleurs il arrangeait. Des pierres dont il débarrassait les paturages. Partout il extirpait les buissons inutiles, ou bien il en savait profiter pour pratiquer au milieu, des cabinets ombragés. Sous la hache des ouvriers qu'il dirigeait, s'ouvrait en dans ses bois des allées couvertes tortueuses, interrompues çà et là par des ouvertures pour quelques points de vuë, ou par des cabinets pour se reposer à l'ombre, quelques fois environnés de rochers, sous des voutes poétiques, selon l'expression de M: l'A: Delille.

Ainsi Dieu fit le monde et l'homme l'embellit. Après avoir consacré sa vie à l'étude et au bien de la Société, ce philosophe en emploïait la fin à des amusemens champêtres, qui n'étaient pas inutiles.

Qui Sait aimer les champs,
Sait aimer, la vertu.

<76> M: Bertrand n'a eu que deux enfans, une fille morte en bas âge et un fils. Ce fils, peu après son retour de ses voïages, aïant atteint l'age compétant de 25 Années, fut fait Conseiller à Yverdon ; quelque tems après Justicier, enfin Assesseur de la cour ballivale. Il avait épousé en premières noces, la fille ainée de M: Marcuard Conseiller de Payerne, Banquier à Berne : il resta deux enfans de ce mariage, une fille et un fils. Après quelques années de Veuvage, il a épousé une fille de M: Haldimand, citoïen d'Yverdon, et nièce de M: le Général Haldimand, Gouverneur du Canada.

Eckard 1783

La version annotée de la source est consultable en ligne :

[Ostervald, Frédéric Samuel] et [Bertrand, Elie], « Mémoire sur la vie de Monsieur Elie Bertrand », [s.l.], 1783, cote ACV, P SVG G 27. Selon la transcription établie par Auguste Bertholet pour Lumières.Lausanne (Université de Lausanne), url : <https://lumières.unil.ch/fiches/trans/1098/>.